

NOTICE

SUR ATHÉNAGORE.

Une preuve des plus frappantes en faveur du Christianisme, c'est la conversion de ces grands génies qui, dès les premiers temps, embrassèrent sa défense. Ils sortaient des écoles de la philosophie; ils allaient partout cherchant la vérité. Ils s'arrêtent tout à coup devant la doctrine du Christ. Ils l'embrassent avec transport; ils bravent la mort pour la défendre : elle leur apparaissait donc avec tous les caractères de vérité qui ne laissent plus aucun doute à l'esprit.

La beauté de la doctrine qu'ils entrevoyaient, la sublimité des vertus qu'ils ont sous les yeux, les étonnent. Ils examinent, ils raisonnent; et plus ils cherchent à approfondir, plus ils restent convaincus qu'il n'y a rien de l'homme dans ce qu'ils découvrent; qu'ici tout est divin, la droiture de l'âme unie à la docilité du cœur seconde la grâce; ils en deviennent la conquête, et demandent avec empressement d'être admis dans la société chrétienne.

Et que lui apportent ces illustres transfuges de la philosophie et du paganisme? Une érudition prodigieuse dans tous les genres, une force de raisonnement irrésistible, une connaissance parfaite

de tout ce qui se disait, s'enseignait, se pratiquait dans les écoles de la philosophie comme dans les mystères de la religion païenne; une science profonde des lois, des coutumes, des mœurs.

Et tous ces précieux avantages la Providence en fait autant d'armes victorieuses qu'elle retourne contre l'erreur au profit de la vérité.

Quel intérêt s'attache à leurs éloquents plaidoyers ! Tout leur est connu : la philosophie avec tous ses systèmes, le paganisme avec toutes ses absurdités ; et le Christianisme avec son ensemble si parfait dans son unité. Ils présentent toutes les pièces du procès : d'une part, l'idée la plus sublime, la plus majestueuse, la plus digne qu'on pût se faire de la Divinité ; de l'autre, tout ce qu'on peut imaginer de plus absurde, de plus indécent, de plus propre à la dégrader. D'une part, les notions les plus saines, les plus liées, les plus consolantes pour la raison ; de l'autre, des fables dénuées de tout fondement, de toute vraisemblance, de tout bon sens. D'un côté, la sagesse de Dieu dans le gouvernement de ses créatures, dans les lois qu'il leur impose, dans la fin à laquelle il les destine ; de l'autre, le déplorable abandon des hommes jetés sur la terre comme au hasard, sans connaissance de leur origine, de leurs devoirs, de leurs destinées. Ici l'admirable spectacle des vertus les plus pures, les plus héroïques et les plus capables de rapprocher l'homme de la Divinité : là, le spectacle révoltant des vices les plus grossiers, des passions les plus brutales et des excès monstrueux qui font descendre l'homme au-dessous de la brute.

Voilà le rapprochement, la comparaison qu'ils se plaisent à faire. On ne doit pas s'étonner de les trouver tous sur ce même fond d'idées. C'est ce contraste qui les avait surtout frappés et amenés à la vérité ; et c'est en le reproduisant qu'ils cherchent à éclairer ceux dont ils partageaient les erreurs ; qu'ils ouvrent les yeux aux uns, qu'ils imposent silence aux autres, et qu'ils multiplient les glorieuses conquêtes du Christianisme.

Et quel succès ne devaient-ils pas obtenir, lorsque le génie venait embellir la raison, et avec de nouveaux charmes lui prêter de nouvelles forces ! Ces réflexions se sont présentées naturelle-

ment :
de saï
et du
la cau
par le
qu'ell
rèle e
et les
trois s
de fix
Ici se

Non
appren
nien,
devint
ner de
pertes
penda
peupl
met a
Les ra

On
sur le
la ser
moins
sang
reur l
auron
Apolo
rectio
nous
la bea
érudi

ment à propos d'Athénagore, qui nous offre toute la saine raison de saint Justin, mais parée de toutes les richesses de l'éloquence et du génie. Il était lié d'inclination, d'étude et de dévouement à la cause du Christianisme avec le saint martyr. Il lui fut associé par les villes grecques devenues chrétiennes, dans la députation qu'elles adressèrent pour leur défense aux empereurs Marc-Aurèle et Commode. Quelle différence entre ces deux philosophes et les Carnéade, les Critolaüs que ces mêmes villes envoyèrent trois siècles auparavant près du Sénat romain. Il ne s'agit plus de fixer les bornes du territoire d'une ville ou d'une bourgade. Ici se plaide la cause de l'humanité tout entière.

Nous regrettons de ne savoir d'Athénagore que ce que nous apprennent les titres de ses écrits ; c'est-à-dire qu'il était Athénien, qu'il vécut sous Marc-Aurèle ; que de philosophe païen il devint zélé défenseur du Christianisme. On ne doit pas s'étonner de cette lacune dans l'histoire de l'Église, si on songe aux pertes qu'elle fit d'une partie de ses monuments les plus précieux pendant les ravages des persécutions et par les inondations des peuples barbares dans toutes les parties de l'empire. Baronius le met au nombre des saints martyrs de l'époque de Marc-Aurèle. Les raisons qu'il apporte sont assez plausibles.

On sait que sous ce règne, où la philosophie semblait assise sur le trône, l'animosité des peuples contre le nom chrétien, et la servile complaisance des magistrats n'en multipliaient pas moins les édits de persécution. C'est à l'occasion de ces édits de sang que le philosophe Athénagore vint plaider près de l'empereur la cause des opprimés. A défaut de détails historiques, nous aurons recours à ses écrits pour apprendre à le connaître. Son Apologie à l'empereur Marc-Aurèle, et son Traité sur la résurrection des morts, les seuls ouvrages qui nous restent de lui, nous offriront des preuves incontestables de sa force d'âme, de la beauté de son génie, de sa brillante éloquence et de sa vaste érudition.

ATHÉNAGORE.

APOLOGIE DES CHRÉTIENS.

Aux empereurs M. Aurèle-Antonin, et L. Aurèle-Commode, vainqueurs des Arméniens et des Sarmates, et, ce qui est plus grand

encore, philosophes.

I. Votre empire, grands princes, n'est point soumis partout aux mêmes lois et aux mêmes usages; et chacun peut suivre les institutions de son pays, quelque ridicules qu'elles soient, sans avoir à craindre ni juges, ni lois. Ilon fait un dieu d'Hector, et adore Hélène sous le nom d'Adrastie; Sparte honore Agamemnon comme Jupiter, et Philonoe fille de Ténédore; Ténédore invoque Ténéus. Les Athéniens offrent des sacrifices à Neptune Breethée, et célèbrent en même temps des cérémonies et des mystères en l'honneur d'Agraulé et de Pandrose, bien qu'on les regardât comme des impies pour avoir ouvert le coffre qui renfermait le dépôt confié à leur garde. En un mot, tous les peuples et toutes les nations offrent les sacrifices et célèbrent les mystères qui leur plaisent. Les Egyptiens regardent comme des dieux les chats, les crocodilles, les serpents, les aspics et les chiens. Vous et vos lois

vous dites à tous qu'on est impie et criminel de ne reconnaître aucun dieu, et qu'il est nécessaire que chacun adore celui qu'il voudra, que la crainte de la Divinité détourne du mal. Pourquoi notre nom (qu'il ne vous blesse pas, ainsi qu'il irrite la multitude indignée de l'entendre seulement prononcer); pourquoi, dis-je, notre nom est-il en horreur? Ce n'est pas le nom, c'est le crime seul qui est digne de haine et de supplice. Tous admirent votre douceur, votre mansuétude, votre clémence et votre humanité, qui permettent à chacun de vivre selon ses lois : vous traitez toutes les cités avec les égards et la distinction qu'elles méritent; et le monde entier, grâce à votre sagesse, jouit d'une paix profonde. Pour nous autres qu'on appelle Chrétiens, nous sommes les seuls exclus de votre bienveillance : que dis-je, vous souffrez que des hommes innocents, pénétrés, comme nous le prouverons, des sentiments les plus religieux et pour Dieu et pour les empereurs, soient opprimés, dépouillés, persécutés, et uniquement à cause de leur nom ! Nous avons donc osé exposer notre cause au grand jour. Ce discours vous montrera jusqu'à quel point tout est méconnu à notre égard, lois, équité, raison. Nous vous supplions de jeter aussi sur nous un regard de bienveillance, afin d'arrêter le glaive de la calomnie et qu'il cesse de nous immoler.

C'est peu que l'injustice nous dépouille, que l'ignominie nous flétrisse; que la haine nous ravisse les plus précieux avantages : il est vrai que nous méprisons tous ces biens que les mortels recherchent avec tant d'ardeur; nous les méprisons, nous qui avons appris non-seulement à ne pas rendre le mal pour le mal, à ne pas appeler en justice l'ennemi qui nous attaque et nous dépouille, mais à présenter l'autre joue à ceux qui nous donnent un soufflet, à céder notre manteau à celui qui nous enlève notre tunique. Mais, après nous avoir ravi nos biens, on en veut à notre vie, on nous accuse d'une multitude de crimes dont on ne saurait même nous soupçonner et que nous pourrions plus justement reprocher à nos calomnieurs et à ceux qui leur ressemblent.

II. Certes , si l'on peut nous convaincre d'un seul crime quel qu'il soit , nous ne demandons point de grâce ; qu'on nous fasse subir les plus cruels supplices , nous les appelons sur nous . Mais si les accusations ne portent que sur notre nom (qu'ont-elles été jusqu'à ce jour , sinon des propos vagues répandus dans le peuple ? jusqu'ici on n'a pu convaincre du moindre crime un seul Chrétien) ; c'est à vous , grands princes , dont l'humanité égale les lumières , à nous mettre sous la sauve-garde des lois , afin qu'à l'exemple des peuples et des cités qui partout vous bénissent , nous puissions aussi vous rendre grâce et nous glorifier de n'être plus en butte aux traits de la calomnie . Vous êtes trop justes pour souffrir que tandis qu'on ne punit les autres accusés qu'après avoir bien constaté leur crime , nous seuls soyons condamnés sur notre nom et qu'il l'emporte sur nos raisons devant les tribunaux ; car vos juges ne s'informent point si un Chrétien est coupable dans sa conduite , ils attachent à son nom l'infamie du crime . Mais rien n'est plus indifférent en soi-même qu'un nom . On n'est bon ou mauvais qu'à raison de sa conduite et de ses actions ; vous le savez mieux que personne , vous qui êtes versés dans la philosophie et dans tous les genres de connaissances . Aussi ceux qui sont appelés devant vos tribunaux , sous la prévention même des plus grands crimes , se reposent sur l'espérance que vous interrogerez leur vie avant tout ; que le nom des personnes ne vous ébranlera point parce qu'il est vain en lui-même , et que vous ne vous arrêterez pas aux accusations , si elles sont fausses ; ils savent qu'une impartiale justice prononce l'arrêt qui condamne ou l'arrêt qui absout .

Ce droit , qui est le droit de tous , nous le réclamons aussi pour nous ! , nous demandons qu'on ne nous haïsse et qu'on ne nous punisse point à cause du nom que nous portons ; car en quoi ce nom est-il un crime ? Qu'on nous juge sur un fait coupable en soi-même : s'il est faussement avancé , qu'on nous acquitte ; s'il est prouvé , qu'on nous condamne ; en un mot , que le jugement porte non pas sur un nom , mais sur un crime ; il n'est de criminel parmi nous que celui qui prend notre nom sans profes-

ser notre doctrine. Quand on juge un philosophe, innocent ou coupable, on ne le juge pas avant l'examen de sa conduite, sur le nom seul de l'art ou de la science qu'il professe; on le punit si son crime est prouvé, sans qu'il en rejaillisse aucun deshonneur sur la philosophie elle-même; car il n'est criminel que parce qu'il n'est pas un vrai philosophe, la science est innocente de son crime et hors d'atteinte; mais il est absous, si l'accusation est calomnieuse: qu'on nous laisse donc jouir de cette égalité de droit, qu'on examine notre vie, et qu'on cesse de nous faire un crime de notre nom.

En commençant l'apologie de notre doctrine, je dois vous supplier d'abord, grands princes, de m'écouter avec impartialité, de ne point vous laisser entraîner, ni préoccuper par des bruits populaires et absurdes, mais d'accorder à l'examen de notre cause cet amour de la vérité et de la science dont vous faites profession. De cette manière, vous n'aurez à vous reprocher aucune imprudence; et pour nous, déchargés désormais des crimes que la malignité nous impute, nous cesserons enfin de nous voir poursuivis par la haine.

III. On nous accuse de trois crimes: d'être des athées, de nous nourrir de chair humaine comme Thyeste, d'être incestueux comme Œdipe. Si ces crimes sont prouvés, n'épargnez ni l'âge, ni le sexe; punissez-nous par tous les genres de supplices; exterminatez-nous sans pitié, nous, nos femmes et nos enfants, si quelqu'un de nous vit à la manière des brutes. Et certes l'animal lui-même ne s'approche point d'un animal de son sexe; il s'unit selon les lois de la nature pour le seul temps nécessaire à la génération, et non pour se livrer sans frein à ses penchants; il reconnaît aussi ceux qui lui ont fait du bien. Quel supplice mériterait l'homme qui descendrait audessous de la brute; quel châtement pourrait égaler son crime? Mais si on ne trouve là que des accusations et des calomnies dénuées de tout fondement, suite naturelle de l'acharnement du vice contre la vertu, puisque, par un décret divin, une guerre éternelle est allumée entre les êtres d'une nature contraire; si vous-mêmes vous êtes les témoins de notre innocence, vous qui

défendez de nous accuser à cause de notre nom , il est de votre devoir de vous assurer de nos mœurs , de notre doctrine , de notre obéissance , de nos sentiments pour vous , votre famille et votre empire , et de tenir la balance égale entre nos accusateurs et nous : nul doute que la victoire ne reste à ceux qui sont toujours prêts à donner leur vie pour soutenir la vérité.

IV. Afin d'éviter le reproche de n'avoir pas réfuté tous mes adversaires , j'irai au-devant de chacun des griefs qu'ils nous imputent. Et d'abord , à l'égard du crime d'impiété dont on nous charge avec tant d'injustice , je dirai que les Athéniens eurent raison de condamner Diagoras comme athée. Non content de divulguer et de révéler à la foule les secrets d'Orphée , les sacrifices de Cérès , d'Eleusis , et les mystères des Cabires , il mutilait encore la statue d'Hercule , pour faire cuire ses légumes , et portait l'audace jusqu'à publier hautement , et à qui voulait l'entendre , qu'il n'y avait point de Dieu. Peut-on nous appeler des athées , nous qui confessons l'existence d'un Dieu , qui le distinguons de la matière , qui mettons entre l'un et l'autre une si grande différence ? (Car nous disons que Dieu est incréé et éternel , et que l'esprit seul et la raison peuvent le comprendre , tandis que la matière est créée et corruptible.) Si nous pensions comme Diagoras , sur la Divinité , après toutes les preuves que nous avons sous les yeux des hommages qu'elle mérite à tant et à de si justes titres , témoins l'ordre invariable , l'harmonie constante , la grandeur , la magnificence , la beauté de l'univers , sans doute on aurait droit de nous accuser d'être des athées et de nous punir de mort.

Mais puisque nous reconnaissons un Dieu unique et incréé (car ce qui est ne commence pas , mais bien ce qui n'est point) , un Dieu qui a tout fait par son Verbe , il est absurde de nous calomnier et de nous persécuter.

V. Vous ne regardez pas comme des athées les poètes et les philosophes qui se sont occupés de Dieu . Euripide doutait de l'existence de ces dieux qui tiennent leur titre de l'ignorance et des préjugés vulgaires , lorsqu'il disait :

« Si Jupiter réside au plus haut des cieux, il ne devrait pas faire peser l'infortune sur le juste. »
 Mais parlant du Dieu que la raison nous découvre, c'est ainsi qu'il s'exprime :

« Voyez-vous, dit-il, cet être sublime qui embrasse l'im-
 mensité des cieux, et environne la terre d'une ceinture hu-
 mide; vous dites que c'est Jupiter, dites plutôt que c'est
 « Dieu. »

Car il ne connaissait pas la nature des autres auxquels on
 a coutume de donner des noms : de votre Jupiter, disait-il,
 je ne saisais qu'un vain son; et il ne voyait pas à quoi se rat-
 tachaient ses noms. A quoi bon des noms pour désigner des
 choses qui n'existent point? Mais s'élevant à l'être invisible
 par la contemplation de ses œuvres, il voyait clairement ce
 qui le révèle dans les cieux et sur la terre; il comprenait que
 celui qui a créé toutes ces choses et qui les gouverne par son
 esprit était Dieu; il démontrait que ce Dieu devait être uni-
 que, et désignait quel devait être le lieu de son séjour : en
 cela il était d'accord avec Sophocle, qui s'écrit, au sujet de
 la nature divine et des beautés qu'elle a répandues dans ses
 œuvres, oui, il n'est qu'un Dieu, un seul Dieu créateur du
 ciel et du vaste univers.

VI. Philolaüs, de son côté, assurant que tout est renfermé
 dans le sein de Dieu, comme dans une prison, démontre et son
 unité, et sa nature immatérielle. Écoutez comment Lysis et
 Opsimus définissent Dieu : c'est un nombre incalculable, a
 dit l'un; c'est l'excedant du nombre le plus grand sur le nombre
 qui l'approche de plus près, a dit l'autre. Si donc le plus grand
 nombre, comme disent les pythagoriciens, est la dixaine, puis-
 que ce nombre contient en lui-même tous les rapports de nom-
 bre et d'harmonie, et si en même temps le nombre neuf l'ap-
 proche de plus près, Dieu est l'unité, c'est-à-dire un; car ce
 nombre dix surpasse exactement d'une unité celui qui lui est im-
 médiatement inférieur. Je vais aussi exposer le sentiment de
 Platon et d'Aristote. Toutefois, en rappelant ce qu'ils ont
 dit sur la Divinité, mon intention n'est point de développer

tout leur système; car autant vous surpassez les autres en sagesse et en puissance, autant vous l'emportez sur eux par vos travaux et vos recherches dans tous les genres d'érudition. Et toutes les parties de la science vous sont si familières, que ceux qui n'en cultivent qu'une branche ne la connaissent pas plus à fond que vous ne la connaissez vous-mêmes. Mais comme nous ne pouvons prouver, sans citer les noms, que nous ne sommes pas les seuls à reconnaître l'unité de Dieu, je réunis ici les différentes opinions. Platon dit : « Il est difficile d'arriver à la connaissance du créateur et père de cet univers; » et quand on l'a connu il est presque impossible d'oser en parler publiquement. » Ce philosophe parlait ici du Dieu unique, éternel, incréé; s'il en reconnaît d'autres, comme le soleil, la lune et les étoiles, il les considère comme des êtres créés. C'est ainsi qu'il fait parler Jupiter : « Dieux des dieux que j'ai créés, ils ne peuvent être anéantis sans ma volonté; car tout ce qui est lié peut être délié. » Si donc Platon ne fut point un athée en reconnaissant un Dieu unique, incréé, créateur de toutes choses, comment pourriez-vous nous condamner comme des athées, nous qui, à l'exemple de Platon, reconnaissons et adorons le Dieu qui a tout fait par son Verbe, et qui maintient et conserve tout par son esprit.

Aristote et ses disciples reconnaissent aussi un seul Dieu; mais ils en font une espèce d'animal composé d'un corps et d'une âme : son corps, disent-ils, se compose de la réunion des planètes qui roulent dans l'univers, et son âme est la raison qui préside au corps; immobile elle-même, elle est le principe de tout mouvement. Les stoïciens, bien qu'ils semblent multiplier la Divinité par les différents noms qu'ils lui donnent, à raison du changement que subit la matière dans laquelle, selon eux, l'esprit de Dieu se répand, n'admettent réellement qu'un seul Dieu. En effet, si Dieu est un feu subtil répandu partout, pour tout féconder, et renfermant le principe et la vie de tous les êtres qui naissent au gré du destin; si son esprit parcourt le monde entier, il s'en suit qu'ils ne reconnaissent réellement qu'un seul Dieu, appelé Jupiter, quand on

parle du feu; Junon, quand il s'agit de l'air, et qui prend divers autres noms, selon les différentes parties de matière qu'il pénètre.

VII. Puis donc que tous les philosophes se sont vus forcés, comme malgré eux, de reconnaître un seul Dieu, quand ils ont remonté au premier principe des choses; puisque nous-mêmes nous reconnaissons pour Dieu unique l'auteur de cet univers, pourquoi leur permettre de dire et d'écrire impunément sur la Divinité tout ce qui leur plaît, tandis que la loi nous en fait un crime à nous, qui pouvons établir, sur des témoignages certains et des preuves évidentes, la vérité de notre croyance sur l'unité de Dieu? Car les poètes et les philosophes ont effleuré cette importante question, comme tant d'autres, en nous livrant leurs conjectures, d'après quelques lumières reçues d'en haut il est vrai; mais du reste, sans autres guides qu'eux-mêmes dans leurs efforts impuissants pour arriver à la vérité. Car ce n'est pas de Dieu, mais d'eux-mêmes, qu'ils se sont flattés d'apprendre ce qu'il faut penser de la Divinité, et voilà pourquoi ils se sont partagés en tant d'opinions différentes sur Dieu, sur la matière, sur les formes, sur le monde. Quant à nous, nous avons pour garants de notre croyance et de notre foi les prophètes, qui nous ont enseigné ce qu'il faut croire sur Dieu et sur ses divins attributs, après l'avoir appris eux-mêmes de l'Esprit saint. Vous qui l'emportez sur les autres par votre sagesse et votre piété envers le vrai Dieu, vous conviendrez avec nous que ce serait outrager la raison que de refuser de croire à l'esprit de Dieu, parlant par les prophètes, qui n'étaient que des instruments dociles pour ajouter foi à des opinions humaines.

VIII. Écoutez maintenant comment nous prouvons l'existence d'un seul Dieu, créateur de cet univers, et vous verrez comme chez nous le raisonnement est d'accord avec la foi. S'il exista dès le commencement deux ou plusieurs dieux, assurément ils étaient dans un même lieu, ou ils vivaient séparés. Or, ils ne pouvaient être ensemble; car s'ils sont dieux, ils ne peuvent être semblables; dès lors qu'ils sont incréés, ils sont

différents ; ce n'est qu'entre les êtres créés et conformes à un modèle que peut se trouver quelque ressemblance ; il n'en peut exister aucune entre des êtres incréés, parce que, ne sortant point d'un autre, ils n'ont point été formés sur lui. On dira peut-être que ces dieux étaient unis de manière à former les parties d'un seul et même tout, à peu près comme la main, l'œil, le pied et les autres parties du corps ne forment qu'un seul animal. Oui, s'il s'agissait d'un homme, de Socrate, par exemple, on pourrait dire qu'il est divisible et composé de plusieurs parties ; mais Dieu est incréé, impassible, inaltérable : dès lors il n'est sujet à aucune division ; mais si ces dieux vivent séparés, comme le Dieu créateur du monde est dans son ouvrage, au-dessus et autour de son ouvrage, où sont donc les autres dieux ?

Car si le monde, puisqu'il est rond, se compose de sphères célestes, le créateur du monde remplit nécessairement son ouvrage, pour étendre à toutes les parties les soins de sa providence, où sera donc la place d'un autre dieu ou de plusieurs autres dieux ? Assurément elle n'est point dans le monde, puisque c'est le séjour d'un autre ; ni autour du monde, car le Dieu, créateur du monde, est au-dessus du monde. Si donc elle n'est ni dans le monde, ni autour du monde (puisque le créateur occupe toutes les parties de cette circonférence), où donc sera-t-elle ? Est-ce hors du monde et de Dieu ? Est-ce dans un autre monde, ou autour d'un autre monde ? Mais si cet autre Dieu est dans un autre monde, ou autour, il n'est pas autour de nous ; il ne règne pas sur nous ; dès lors son pouvoir n'est pas infini, puisqu'il est circonscrit dans un lieu déterminé. Si donc il n'est ni dans un autre monde (puisque il existe déjà un Dieu qui remplit tout), ni autour d'un autre monde (puisque ce Dieu occupe tout), il s'ensuit qu'il n'existe nullement, puisqu'il ne lui reste aucun lieu qu'il puisse habiter. Quand même on le supposerait quelque part, que serait-il, puisque le monde est en la possession d'un autre, et que lui-même, placé au-dessus du créateur du monde, ne serait ni dans le monde, ni autour du monde ? Il n'est assurément aucun

lieu où cet autre dieu puisse se trouver, puisque le Dieu dont nous parlons remplit par sa présence tout ce qui est au-dessus du monde. A-t-il une providence ? Car il n'a rien fait, s'il ne veille sur rien. Eh ! bien, s'il ne fait rien, s'il ne s'occupe de rien, s'il n'existe aucun lieu qu'il puisse habiter, il n'y a donc qu'un seul Dieu, un seul créateur du monde.

IX. Notre croyance paraîtrait une doctrine toute humaine, si elle n'était appuyée que sur de pareils raisonnements ; mais chez nous le raisonnement est fortifié par l'autorité de nos divins oracles. Vous êtes trop instruits pour ignorer que nous avons eu un grand nombre de prophètes, tels que Moïse, Isaïe, Jérémie, qui, ravis, hors d'eux-mêmes, obéissaient au mouvement de l'Esprit saint et répétaient ses inspirations ; car il se servait d'eux comme le musicien se sert d'une lyre, d'où il tire les sons qu'il lui plaît. Que disent-ils ? « Le Seigneur est notre Dieu ; nul autre ne lui sera comparé. » Et puis : « Moi le Seigneur, je suis le premier et le dernier, et hors de moi il n'y a point de Dieu. Avant moi il n'y a point de Dieu, il n'y

« en aura point après moi. Je suis Dieu, et il n'en est point d'autres que moi. » Et, parlant de sa grandeur, il s'écrie : « Le ciel est mon trône, la terre mon marche-pied. Quelle maison me bâtirez-vous, quel est le lieu de mon repos ? »

Mais je vous laisse à vous-mêmes le soin d'ouvrir ces livres sacrés, et d'étudier les divins oracles qu'ils renferment, afin que vous puissiez repousser comme il convient les calomnies dont on nous charge.

X. J'ai suffisamment démontré que nous ne sommes point des athées, puisque nous reconnaissons un seul Dieu, incréé, éternel, invisible et impassible, immense, que rien ne peut contenir, et qui ne peut être saisi et compris que par l'esprit et la raison, environné de lumière et de beauté, esprit tout-puissant, inénarrable, qui a tout créé, tout ordonné, et qui conserve tout par son Verbe ; car nous reconnaissons aussi le fils de Dieu. Et qu'on ne trouve point ridicule que nous donnions à Dieu un fils. Car ce que nous croyons de Dieu le père ou de son fils ne ressemble point aux inventions fabuleuses de ces poètes qui ne

font pas leurs dieux meilleurs que les hommes. Mais le fils de Dieu est le Verbe, la pensée et la vertu du Père; car tout a été fait par lui et avec lui, puisque le Père et le Fils ne sont qu'un. Or, comme le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père, par l'unité et la vertu de l'esprit, il s'ensuit que le Fils de Dieu est la pensée et le Verbe du Père.

S'il vous plaît de rechercher, avec la haute intelligence qui vous distingue, ce que c'est que le Fils, je dirai en peu de mots qu'il est la première production du Père, non point qu'il ait été fait comme les créatures (car de toute éternité Dieu avait en lui-même son Verbe, puisque sa raison est de toute éternité); mais il est sorti du Père, pour être la forme et le principe de toutes les choses matérielles, qui étaient confuses et mêlées, les plus subtiles avec les plus grossières, dans un affreux chaos. C'est l'Esprit saint qui nous l'apprend: «Le Seigneur, dit-il, m'a possédé « au commencement de ses voies; avant ses œuvres j'étais.» Et cet Esprit saint lui-même, qui agit dans les prophètes, nous disons qu'il émane de Dieu et qu'il retourne à Dieu, comme le rayon du soleil retourne au soleil. Qui ne s'étonnera qu'on traite d'athées les Chrétiens qui disent qu'il y a un Dieu père, un Dieu fils, un Saint-Esprit, unis en puissance et distingués en ordre? Ce n'est point là que se borne notre théologie; car nous reconnaissons aussi une multitude d'anges et de ministres que le Dieu, auteur et créateur de toutes choses, a établis et distribués, pour être présent partout et prendre soin des éléments, des cieux et de l'univers.

XI. Ne vous étonnez pas, grands princes, si je cherche à vous expliquer clairement notre doctrine; je veux que la vérité vous soit bien connue, afin que vous ne soyez pas entraînés par les préjugés insensés du vulgaire, et voilà pourquoi je m'applique à vous faire l'exposé le plus exact et le plus fidèle: pour vous montrer combien nous sommes loin d'être des athées, nous pourrions invoquer nos préceptes de morale, préceptes qui ne viennent point de l'homme, mais qui ont été donnés et révélés par Dieu même. Quels sont donc ces préceptes dont on nourrit notre enfance? Les voici: «Et moi

« je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez des enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » En plaidant notre cause devant des princes philosophes, qu'il me soit permis d'élever la voix et de m'écrier librement : Parmi tous ces grands savants si habiles à détruire les sophismes, à éclaircir les équivoques ; parmi ces grammairiens qui donnent l'étymologie des mots, qui enseignent les homonymes et les synonymes, les catégories et les axiomes, ce que c'est que le sujet, ce que c'est que l'attribut, et qui, avec tout cet étalage de science, promettent le bonheur à ceux qui les écoutent, en trouvez-vous beaucoup qui mènent une vie si pure, si vertueuse, que loin de haïr leurs ennemis, de maudire ceux qui les ont maudits les premiers, ce qui serait déjà faire preuve d'une grande modération, ils les aiment, ils les bénissent et prient pour ceux qui leur dressent des embûches ? Au contraire, ne sont-ils pas occupés jour et nuit à chercher dans leur art le secret de leur nuire, à leur tendre des pièges et à tramer leur perte ? Ils montrent par là que c'est l'art de bien dire qu'ils professent, et non l'art de bien faire. Mais regardez les Chrétiens, vous trouverez chez eux des ignorants, des artisans, de vieilles femmes qui ne peuvent, il est vrai, démontrer par le raisonnement la vérité de leur doctrine, mais qui vous en persuaderont l'excellence par la sainteté de leur vie ; car ils ne se répandent point en belles paroles, mais ils font briller leurs œuvres : ils ne frappent point celui qui les frappe, ils n'intentent point de procès à celui qui les dépouille, ils donnent à ceux qui demandent, ils chérissent le prochain comme eux-mêmes.

Et quoi ! Pensez-vous donc que nous aurions tant à cœur l'innocence et la pureté, si nous n'étions persuadés qu'un Dieu est témoin de toutes nos actions ? Non sans doute ; mais parce que nous sommes convaincus que nous rendrons compte de toutes nos œuvres au Dieu qui nous a créés, nous et le monde,

nou
mai
gno
nou
que
jug
et e
dan
disc
exis
Quo
ord
« r
tom
oub
a di
qui
Die
le I
que
troi
leur
que
ne p
cha
ami
« a
« r
not
ter
rais
en
trop
lait
X
cus

nous avons choisi un genre de vie méprisé de la multitude, mais plein d'humanité et de modération. Nous ne craignons rien sur la terre, pas même la mort, persuadés que nous sommes que rien ne peut être comparé aux biens que nous recevrons dans le Ciel, des mains du souverain juge, en récompense d'une vie toute de sagesse, de vertu, et employée à faire le bien. Platon prétend que Minos et Rhadamanthe jugeront et puniront les méchants; et nous, nous disons: Ce Minos et ce Rhadamanthe, et même leurs pères, s'ils existent, personne en un mot n'échappera au jugement de Dieu. Quoi! on regardera comme vertueux des hommes dont la maxime ordinaire est celle-ci: « Mangeons et buvons, car nous mourons demain; » des hommes qui ne voient rien au delà du tombeau, qui croient que la mort est un sommeil profond, un oubli éternel de tout (car le sommeil et la mort sont jumeaux, a dit un poète)! Et nous qui méprisons cette vie passagère, et qui ne tendons à la félicité éternelle que par la foi en un seul Dieu, en son Verbe; sachant quelle est l'union du Fils avec le Père, quelle est la communication du Père avec le Fils, ce que c'est que le Saint-Esprit; quelle est l'intime union des trois personnes, c'est-à-dire de l'Esprit, du Fils et du Père, et leur distinction dans leur unité; nous qui savons que la vie que nous attendons est au-dessus de toute expression; que nous ne pouvons y arriver qu'en nous conservant purs et irréprochables, et qui ne nous bornons pas seulement à aimer nos amis; car, dit le Sauveur, « si vous aimez ceux qui vous aiment, et si vous prêtez à ceux qui vous prêtent, quelle récompense aurez-vous? » Nous qui épurons tous les jours notre vertu, et qui vivons de manière à n'avoir rien à redouter du souverain juge, on nous regarde comme des impies! Des raisons graves et nombreuses que nous pourrions citer, nous en détachons quelques-unes d'un faible poids, pour ne point trop fatiguer votre attention. Ceux qui goûtent du miel ou du lait peuvent juger sur une petite partie de la bonté du tout.

XIII. Cependant, comme la plupart de ceux qui nous accusent d'athéisme n'ont pas la plus légère connaissance de

Dieu, et qu'ils ignorent entièrement toutes les choses naturelles et divines, mesurant la pitié sur le nombre des victimes, qu'adorent vos cités, examinez ici, grands princes, je vous prie, deux choses importantes : d'abord, pourquoi nous n'immolons pas de victimes. L'ouvrier et le Père de toutes choses n'a besoin ni de sang, ni de fumée, ni de fleurs, ni de parfums. N'est-il pas lui-même l'odeur la plus suave ? Lui manque-t-il quelque chose au dedans ou au dehors ? Le reconnaît-il pour celui qui a étendu et arrondi les cieux au-dessus de nos têtes, affermi la terre comme centre du monde, rassemblé les eaux dans les mers, séparé la lumière des ténèbres ; qui a parsemé d'étoiles divers la voûte céleste, et fait sortir de la terre toutes les espèces de plantes ; qui a créé les animaux et formé l'homme à son image, n'est-ce pas lui offrir le sacrifice le plus agréable à ses yeux ?

Lors donc que nous reconnaissons Dieu comme le créateur souverain qui gouverne et conserve toutes choses par sa puissance et sa sagesse ; lorsque nous élevons vers lui des mains pures, qu'aurait-il besoin d'hécatombe ? « Ce ne sont, dit un poète, ni les victimes, ni de touchantes prières ; ce ne sont ni les libations, ni la fumée des sacrifices, qui peuvent appaiser les dieux, si l'on a transgressé la loi, si l'on a péché. » Pour quel présenter à Dieu des holocaustes dont il n'a pas besoin ? Il demande une victime non sanglante, il demande un culte éclairé et raisonnable.

XIV. Quant au reproche que nous font nos ennemis de ne point fréquenter leurs temples et de ne point adorer leur dieux, il est entièrement dénué de raison, puisque ceux-mêmes qui nous l'adressent ne s'accordent point entr'eux sur leurs divinités. Ainsi Athènes reconnaît pour Dieu Céléus et Métanire ; la Macédoine rend un culte à Ménélas, lui offre des sacrifices et lui consacre des jours de fêtes. Cependant les habitants d'Ilion n'entendent qu'avec horreur le nom de ce dernier, tandis qu'ils célèbrent la mémoire d'Hector. L'île de Scio rend des honneurs divins à Aristée, qu'elle regarde comme Jupiter ou Apollon ;

Thas aux j meurt Cécile habita Mais c mer te eux-m ne poi ce qui Dans la poli trent d quand nité, e les en public rons j imptes XV dieux avec l sépar savons ce qui ou se nom mulac sont q diffère point traire diffère cée sc naïtre Or,

Thasso révere Théagène, qui pourtant se souilla d'un meurtre aux jeux olympiques. Samos honore Lysandre, malgré ses meurtres et ses forfaits; Hésiode et Alcman déifient Médée; les Céliens, Niolée; les Siliciens, Philippe, fils de Butacide; les habitants d'Amathonte, Onésilas; les Carthaginois, Amilcar. Mais que dis-je? un jour entier ne pourrait me suffire pour nommer tous ces dieux. Puisque nos ennemis ne s'accordent point eux-mêmes sur leurs divinités, pourquoi nous faire un crime de ne point partager leurs croyances religieuses? Écoutez encore ce qui se pratique en Égypte: n'est-ce pas le comble du ridicule? Dans leurs temples, où la foule se presse, les Égyptiens se frappent la poitrine parce que leur dieu est mort, et à ce mort ils offrent des sacrifices comme à un dieu. Mais pourquoi s'en étonner, quand on sait qu'ils élèvent les animaux au rang de la Divinité, et qu'à leur mort ils se rasent la tête; quand on sait qu'ils les ensevelissent dans des temples, et prescrivent des deuils publics? Si donc nous sommes impies, parce que nous n'adorons pas vos dieux, toutes les cités, toutes les nations sont impies, car il n'en est aucune qui adore les mêmes divinités.

XV. Mais quand tous les peuples adoreraient les mêmes dieux, quoi donc? Parce que la plupart confondent Dieu avec la matière, ne savent point distinguer l'intervalle qui les sépare, adressent des prières à de vains simulacres, nous qui savons discerner et séparer ce qui est incréé et ce qui est créé, ce qui est et ce qui n'est point, ce qui se conçoit par l'esprit ou se conçoit par le sens, et donner à chaque chose le nom qui lui convient, irons-nous aussi adorer d'absurdes simulacres? Certes nous en convenons, si Dieu et la matière ne sont qu'une seule et même chose, désignée sous deux noms différents, il est évident que nous sommes des impies, de ne point adorer la pierre, le bois, l'or et l'argent; mais si, au contraire, il se trouve entre l'un et l'autre une aussi prodigieuse différence que celle qui existe entre l'ouvrier et la matière placée sous sa main, pourquoi nous faire un crime de le reconnaître?

Or, qui ne voit que la matière est à l'égard de Dieu ce que

l'argile est à l'égard du potier ? L'argile est la matière, le potier est l'ouvrier.

L'argile par elle-même ne peut se convertir en vases sans le secours de l'art, de même que la matière capable de recevoir toutes les formes n'aurait reçu, sans Dieu, ni forme, ni figure, ni ornement. Si donc nous ne mettons point le vase de terre au-dessus du potier, ni les vases d'or au-dessus de celui qui les a faits ; mais si nous louons l'ouvrier quand il a su donner quelque élégance à ces vases, et si tout le mérite de l'œuvre revient à l'ouvrier, ne devons-nous pas aussi, quand il s'agit de la matière et de Dieu, attribuer non pas à l'ouvrier l'honneur et la gloire des merveilles du monde, mais bien à Dieu, qui créa la matière elle-même ? On aurait raison de dire que nous ne connaissons point le vrai Dieu, si nous faisons autant de dieux qu'il y a de formes différentes dans la matière ; car alors nous confondrions l'Être suprême, incorruptible et éternel, avec la matière périssable et sujette à la corruption.

XVI. Ce monde, sans doute, est admirable, soit par sa grandeur, puisqu'il embrasse tout, soit par la disposition des astres qui sont dans le zodiaque et de ceux qui roulent autour du pôle, soit enfin par sa forme sphérique ; ce n'est point lui cependant, c'est son auteur qu'il faut adorer. En effet, grands princes, les sujets qui vous abordent pour vous demander quelque grâce ne s'arrêtent pas à contempler la magnificence de votre palais : avant de saluer les maîtres dont ils viennent implorer le secours, ils se contentent de jeter un coup d'œil en passant sur la demeure royale ; ils en admirent les riches ornements, tandis qu'ils vous rendent à vous-mêmes toutes sortes d'honneurs ; encore faut-il remarquer cette différence, que vous, princes, vous bâtissez et décidez vos palais pour votre propre usage, tandis que Dieu a créé le monde sans en avoir aucun besoin. Car il est lui-même toutes choses, lumière inaccessible, monde parfait, esprit, puissance et raison. Ainsi donc, que le monde soit, si l'on veut, un instrument harmonieux, dont le mouvement est parfaitement ré-

glé,
tire
acco
poin
le m
de l
aute
veul
donn
vaste
ment
sable
du m
à ces
bien
la ma
rer d
born
beau
moin
encor
« mo
« aut
« mè
Si
je ne
sont
vaine
que j
XV
bien
encor
d'hier
conn
tous
siode

glé, ce n'est point l'Instrument que j'adore, mais bien celui qui en tire et modifie les sons à son gré, et qui produit la variété de ces accords; de même que ceux qui président aux jeux ne laissent point de côté les musiciens pour couronner leurs harpes. Que le monde soit encore, comme l'a dit Platon, le chef-d'œuvre de Dieu, tout en admirant sa beauté, je m'élève vers son auteur: qu'il soit la substance corporelle de Dieu, comme le veulent les péripatéticiens, nous nous garderons bien d'abandonner le culte dû au Dieu qui imprime le mouvement à ce vaste corps, pour nous abaisser à de faibles et misérables éléments; ce serait égaler à l'Être éternel une matière vile, périssable, et sujette à la corruption. Enfin, si l'on regarde les parties du monde comme autant de puissances de Dieu, ce n'est point à ces puissances que nous irons offrir nos hommages, mais bien à leur créateur et à leur maître. Je ne demande point à la matière ce qu'elle n'a pas, ni je ne laisse point Dieu pour adorer des éléments, dont le pouvoir ne s'étend pas au delà des bornes qui leur furent assignées. Quelle que soit en effet la beauté qu'ils tiennent de leur auteur, ils n'en conservent pas moins la nature de la matière. Le témoignage de Platon se joint encore à notre sentiment. « Cette essence appelée le ciel et le « monde, dit-il, a reçu, il est vrai, bien des privilèges de son « auteur; cependant elle participe de la matière, et par là « même elle n'est point affranchie de la loi du changement. »

Si donc en admirant la beauté du ciel et des éléments je ne les adore point comme des dieux, puisque je sais qu'ils sont soumis à la loi de la dissolution, comment adorerai-je de vaines idoles, que je sais être l'œuvre de l'homme? C'est ce que je vous prie d'examiner un moment avec moi.

XVII. Il importe, dans l'intérêt de ma cause, que je prouve bien clairement que les noms de vos dieux sont tous récents encore, et que leurs statues ne datent pour ainsi dire que d'hier ou de trois jours, et vous le savez bien, vous qui connaissez les auteurs anciens, autant et mieux encore que tous les savants. Je dis donc que c'est Orphée, Homère et Hésiode, qui ont donné à ces êtres qu'on appelle dieux leurs noms